

connaissance que nous avons des épisodes majeurs de cette période» (p. 16). Si cet objectif est parfaitement tenu, d'autres voies mériteraient d'être retenues.

Aurélien Lignereux

Alexandre NUGUES-BOURCHAT, *La police et les Lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle. Contrôle social et sociabilité*, collection La Pierre et l'écrit, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010, 512 p. ISBN : 978-2-7061-1601-8. 29 euros.

C'est à une plongée au cœur des Mystères de Lyon que nous convie Alexandre Nugues-Burchat, à ceci près qu'il n'est pas besoin d'explorer les bas-fonds de la ville : si une place de choix est réservée aux hétérotopies que sont les prisons, les maisons closes et les faubourgs – c'est-à-dire à cet envers de la cité policée au sein duquel le pouvoir refoule ce qu'il ne peut ni empêcher ni tolérer sous ses balcons –, c'est en pleine rue ou dans la cage d'escalier – bref, au vu et au su de tous – que l'enquête est menée. Et celle-ci ne vise pas à élucider des crimes mais à expliquer la perception par les élites des manifestations de la précarité populaire comme autant d'actes transgressifs. C'est en effet dans le champ d'une marginalité foncière que sont rangés les signes de la fragilité des existences laborieuses, c'est en termes de désordres que sont assimilées jusqu'aux formes d'autorégulation plébéienne, et c'est cette incompréhension qui constitue le sujet du livre. C'est dire son ampleur puisqu'il s'agit en somme de restituer l'ordinaire du peuple par-delà le discours normatif du XIX<sup>e</sup> siècle. Plutôt qu'un inventaire de ses thèmes, il est plus aisé d'en signaler les lacunes. Pourquoi parler du vagabond mais non pas du mendiant ? Pourquoi s'intéresser aux prescriptions des autorités, et ne rien dire de l'école ou de la parole du christianisme dans la ville d'Ozanam ? Et pourquoi se borner au commissaire de police comme figure d'intermédiaire socioculturel ? Sans doute est-ce pointer là l'effet d'une dichotomie assumée, qui délaisse le nuancier social au profit d'une approche culturaliste du peuple : en font partie tous ceux qui n'ont pas achevé le processus de normalisation qui fait le bourgeois accompli. Le peuple se définit donc par un ensemble de comportements partagés qui, troublant l'idéal d'ordre urbain ou choquant les sensibilités nouvelles, tombent sous le coup d'une réglementation à visée civilisatrice.

En une démarche qui se réclame d'Edward P. Thompson et sous un titre qui évoque Richard Cobb<sup>6</sup>, l'auteur ambitionne en fait de retrouver les Lyonnais par-delà l'image des barbares brandie par Saint-Marc-Girardin, de la même manière que les historiens de l'école dite pyrénéenne ont su découvrir les montagnards derrière leur réputation de sauvages, c'est-à-dire en identifiant les règles qui donnent du sens au désordre apparent des mœurs populaires. Cette optique compréhensive se heurte à des sources qui sont surtout révélatrices des manières dont le pouvoir appréhende le réel, d'où des zones d'ombre : pour les loisirs populaires, outre « quelques vérités suivies de quelques banalités », « il faut se résigner à n'étudier que le cabaret, figure archiconnue du temps car la plus visible » (p. 240). L'aveu d'échec n'est nullement généralisable puisque l'auteur sait exploiter de façon optimale des sources certes impropres au décompte mais qualitativement fécondes : le vagabondage n'est saisi que sur quatre années mais jouit

6. Richard Cobb, *The Police and the People. French Popular Protest, 1789-1820*, Oxford, Clarendon Press, 1970.

ainsi de l'éclairage des registres d'audience du petit parquet de Lyon. Le plan aborde les différentes configurations du rapport entre le peuple, les élites et la police, au prix de quelques retours insistants, sur le spectacle de la peine capitale. Pareille approche nivelle la périodisation politique, qui semble inopérante, à l'exception du moment 1848. C'est là un pari réussi, tout comme celui de rompre avec la présentation institutionnelle de la police : c'est dans la rue qu'est saisi le policier et non pas sur un organigramme. Cette immersion est prodigue en constats incisifs sur les pratiques de mobilité intra-urbaine, la distribution souple des rôles entre hommes et femmes, les ajustements auxquels les élites sont finalement contraintes, ou sur la réalité des garnis, qui participent d'une économie populaire de l'échange. L'angle panoramique aboutit toutefois à des passages plus attendus, sur les fêtes politiques par exemple, qui ne font que confirmer les acquis.

L'insuffisant recours à l'historiographie est en effet le point faible de l'ouvrage. La bibliographie s'arrête en 2004, date de la soutenance de la thèse dont est tiré ce livre de 2010. Si on peut comprendre les raisons personnelles qui ont conduit à se retrancher de la dynamique collective de recherche, force est d'en déplorer les effets. Comment s'attacher aujourd'hui aux représentations du peuple sans s'appuyer sur les travaux de Deborah Cohen et de Nathalie Jakobowicz ? L'étude des mœurs populaires à Lyon a tout à gagner d'une comparaison avec *Marseille la violente* de Céline Regnard-Drouot, tandis que celle de la mission civilisatrice de la police ne peut guère se passer du modèle parisien analysé par Quentin Deluermoz. Mieux, les recherches se sont multipliées sur la police à Lyon, notamment sous l'impulsion de Florent Prieur. Et que dire du silence qui pèse sur les gendarmes, acteurs à part entière du maintien de l'ordre urbain ? Voilà qui rend inintelligibles les rébellions incidemment évoquées (p. 372, 381, 384, 385, 389), or leur fréquence et leur violence en disent long sur la pluralité des modes de contrôle. Enfin, le livre aurait gagné en profondeur à prendre en compte les entreprises antérieures, à l'exemple du dessein démiurgique du consulat lyonnais dans le second tiers du XVII<sup>e</sup> siècle qu'a mis en évidence Yann Lignereux (2003).

En somme, voilà un ouvrage vivifiant, qui excelle dans l'analyse des interrelations, qui réserve de réels plaisirs de lecture – en dépit de maladroites de style (p. 323, 362-363) ainsi que d'une modélisation inopportune des systèmes normatifs, dont le plat schématisme trahit la finesse généralement à l'œuvre (p. 359) –, et qui éclaire sous un jour neuf les tensions qui traversent Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle, au-delà des éruptions de « la colline qui travaille ».

Aurélien Lignereux

Corinne LEGOY, *L'enthousiasme désenchanté. Éloge du pouvoir sous la Restauration*, Paris, Société des études robespierristes, 2010, 252 p. ISBN : 978-2-908327-70-0. 25 euros.

L'ouvrage de Corinne Legoy s'inscrit dans le renouvellement de l'historiographie des monarchies censitaires, à l'instar d'autres livres récents<sup>7</sup>. L'auteur nous invite à la découverte de tout un univers littéraire oublié, celui de la littérature d'éloge. Comme

7. Par exemple Emmanuel Fureix, *La France des larmes : deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009 ; ou Gilles Malandain, *L'introuvable complot : attentat, enquête et rumeur dans la France de la Restauration*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011.